

est rappelé en France par sa famille. Il part en promettant de revenir.

— « Non, tu ne reviendras pas ! » s'écrie Graziella, trop clairvoyante... Et nous assistons bientôt à l'agonie et à la mort de la pauvre enfant.

\* \* \*

Un tel livret, malgré toute l'adresse des librettistes pour ménager les plus sûrs effets scéniques, offrait une tâche bien difficile au musicien. Cette idylle est un peu menue pour occuper cinq actes. Aussi les accessoires deviennent-ils trop importants : tempête, et même seconde tempête, lever du jour, saltarelle au premier acte, saltarelle et autres danses au quatrième, chœurs dans la coulisse... Il en résulte un agrandissement, un grossissement de l'action théâtrale, ce qui a entraîné un singulier grossissement de la musique. Pour cette idylle, voilà déchaînés les puissants moyens orchestraux de la *Tétralogie*, la tempête de la *Valkyrie* et le chant de la forge de *Siegfried*, et aussi la passion et le chromatisme de *Tristan*, les frémissants triolets et les notes accentuées de Massenet, et même les coups de voix que peuvent admirer les admirateurs de la *Tosca*. Vraiment, c'est trop de choses, et qui font mieux ailleurs.

Mais il ne faut pas oublier que cette partition, écrite depuis plus de dix ans, est une des premières œuvres de M. Mazellier. Comme il arrive souvent, ce jeune Prix de Rome, dans un ouvrage de début, a voulu montrer qu'il savait bien des choses. Et il s'est exagéré l'importance de son sujet : sa science, et sa conscience, l'ont entraîné à faire trop grand, trop long, et parfois trop gros. Il a même pensé à séduire le public non musicien, au début du second acte, par un intermède d'un style regrettable.

Sous ces réserves, il faut reconnaître qu'il manie adroitement l'orchestre, qu'il atteint souvent à des expressions justes et qui portent. Il n'a pas recours à des innovations hasardeuses et qui risquent de n'avoir qu'une faveur passagère ; il donne aux voix leur légitime prédominance et leur confie des mélodies vraiment vocales. Enfin l'œuvre ne manque ni de variété, ni de mouvement ; et tout le premier acte semble présager un tempérament de compositeur de théâtre.

La mise en scène et les danses sont agréables. L'orchestre, dirigé par M. Frigara, ne faiblit pas pour s'acquitter de sa tâche véhémente.

La distribution des rôles mérite d'être louée. M<sup>lle</sup> Yvonne Brothier donne à Graziella une silhouette élégante et jeune ; elle conduit avec certitude une voix fraîche et facile ; M<sup>lle</sup> Pérelli, dans le rôle de la mère, fait valoir une voix ample et bien

timbrée. M. Vieuille montre à la fois de l'autorité et du naturel ; M. Sauvageot et M. Genin tiennent bien leurs rôles épisodiques ; et le Poète, c'est-à-dire M. Marcellin, ténorise avec chaleur et avec éclat.

Quand vous aurez vu à l'Opéra-Comique, les belles bottes, la redingote à taille et le manteau flottant du « chevalier de Prat », laissez-moi vous conseiller de retrouver le véritable Lamartine, le grand et noble poète, dans ses *Méditations*, qui furent la radieuse aurore du lyrisme français du XIX<sup>e</sup> siècle. Même à propos d'une aventure de jeunesse, on ne peut évoquer un tel génie sans le saluer avec émotion et reconnaissance : par Lamartine, les grands problèmes de l'âme humaine, ses plus hautes aspirations, le sentiment religieux et l'inquiétude de l'infini furent réintégrés, avant 1830, dans la poésie française.

Adolphe BOSCHOT.

---

## LES CONCERTS

---

### LE BURLESQUE DANS LA MUSIQUE MODERNE

Nous avons parfois pensé, lorsque nous imaginions ce que serait l'Art d'après-guerre, devoir assister à la Renaissance du lyrisme. Nous avons cru qu'à l'Épopée gigantesque qui venait de bouleverser le monde répondrait l'écho encore vibrant de nos douleurs et de nos deuils : c'était la logique. Mais qu'y a-t-il de logique à l'époque où nous vivons ?...

L'Art aujourd'hui, c'est le triomphe du Burlesque !

Il ne s'agit pas, précisons-le, de manifestations décadentes, qui ont souvent suivi les heures troublées dans l'histoire des Peuples désaxés. Il s'agit de la Farce.

« Amusons-nous, disent les musiciens de la jeune école, et amusons le public. »

C'est sans doute à cet effet qu'après une représentation des ballets Suédois au Théâtre des Champs-Élysées, nous eûmes, il y a peu de temps, la joie de voir M. Eric Satié venir saluer le public sur la scène, assis et poussé dans une 5 HP Citroën...

J'avouerai cependant, entre parenthèse, que je le préfère dans ce rôle de bouffon et que j'ai plus de plaisir à entendre sa *Danse maigre* ou ses *Gymnopédies* que son *Socrate*, dont la lijanie est d'une monotonie soporifique.

M. Satié a pourtant une nature richement douée. *Parade* promettait, certes. Mais ainsi que beaucoup de ses contemporains, il a subi l'influence de l'impressionnisme de ses prédécesseurs de génie, qu'il renie d'ailleurs.

Il est certain que dans *Minstrels* ou dans le *Général Lavine Excentric*, ces deux exquis Préludes de Debussy, il y a tout l'humour, toute la grâce, tout l'esprit français. Mais l'auteur de *Pelléas*, du *Prélude à l'Après-midi d'une jeune fille*, du *Quatuor* et de tant d'autres robustes chefs-d'œuvre, avait fait ses preuves. On savait quelle richesse

d'émotion, quelle profondeur de pensée, quel charme subtil, irradiaient de son Art. D'ailleurs, la fantaisie d'un Claude Debussy, d'un Maurice Ravel garde une saveur unique; leur musique, si complètement originale, a un lien commun : celui de la distinction. C'est précisément cette distinction, cette « classe » qui sépare l'humour — ce parfum délicat de l'esprit — d'avec la farce grossière.

« — Le comique existe, nous disent les apologistes du Burlesque, et fait partie de la Vie. Or, l'Art doit être une expression fidèle de ce que nous voyons. »

Nous en sommes d'accord. Mais le comique s'enlace étroitement au tragique — Shakespeare et Molière ont su respecter cette dualité, et c'est ce qui rend leur œuvre si complètement humaine.

— Devons-nous dédaigner la gaité? « nous disent encore les champions du Cirque? »

Non, répondrons-nous, car il faut se méfier de celui qui en fait fi. Il n'a sans doute ni une âme pure, ni une envergure qui lui permette de grandes choses. Concédonsons de plus que déchaîner la gaité est un privilège difficile et que nous connaissons des clowns qui sont de réels artistes. Mais si une clownerie peut s'élever jusqu'à l'Art, l'Art ne doit pas s'abaisser à une clownerie, car il doit exprimer la vie, mais sous sa forme la plus haute et la plus parfaite; il doit réaliser, non ce que nous sommes, mais ce que nous voudrions être.

★★

Heureusement, parmi nos contemporains il existe encore de belles consciences artistiques. Je vous parlais il y a peu de temps d'Arthur Honneger. Nous avons encore Barius Milhaud qui, un jour ou l'autre, nous offrira le fruit de ces dons, dont il a marqué déjà certaines de ses œuvres. D'ailleurs une époque qui nous a donné un Ravel, un Fauré, un Strawinsky marquera forcément dans l'histoire de la musique. Nous aurons connu la joie incomparable des révélations. Je me souviens de celle que nous donna la première des Noces de Strawinsky. L'auteur de *Pétrouchka* et du *Sacre du printemps*, nous offrait une troisième forme foudroyante de son génie; et, admirant la beauté en quelque sorte géométrique de ce ballet en blanc et noir, nous écoutions, bouleversés, cette musique d'une sombre intensité.

De telles manifestations nous élèvent, certes, bien au-dessus de ces pitreries, lesquelles ne sauraient nous divertir qu'un instant.

Il nous est à tous arrivé, lors d'une course en automobiles, de traverser un village où se tenait une foire ou un cirque ambulante. Nos regards amusés se heurtaient à tout ce clinquant dont les paillettes luisaient au soleil. Mais, rapide, ce spectacle s'évanouissait. Nous franchissions la limite du village. La nature nous étreignait à nouveau dans sa puissante simplicité. Tout à l'entour frémissait sous le vent, la plaine majestueuse et nue...

De même, devons-nous franchir rapidement l'enceinte où s'étale un Art rapetissé et grotesque et nous presser vers ces régions que balaye le vent généreux des passions.

La Musique, plus que tout autre Art, doit chercher non à nous amuser, mais à nous émouvoir.

M. LACLOCHE.

## LES LIVRES NOUVEAUX

L'AMI DU LETTRÉ, pour 1925. — Edition G. Crès.

M. Léon Treich publie régulièrement les fascicules d'un *Almanach des Lettres françaises et étrangères*, qui réunies chaque trimestre en volume, donnent un fidèle tableau de la production intellectuelle. Tous les lettrés apprécient cette œuvre très complète et fort bien comprise.

D'une conception différente l'*Ami du Lettré* constitue le miroir de l'année littéraire. Les Courricristes littéraires qui l'ont rédigé ont su rappeler sous une forme concise et vivante les principaux événements qui ont ému ou intéressé la République des Lettres : grandes enquêtes, polémiques, prix, scandales. Des articles sont consacrés aux Œuvres et aux Hommes qui ont retenu l'attention : figures nouvelles, figures disparues, consécutions... Livre qui nous garde d'oublier.

Félicitons les Editions Crès de poursuivre ces publications, qui rendent de très réels services et qui constitueront pour les Historiens littéraires de l'avenir de précieux documents.

A LA MANIÈRE DE... Paul REBOUX. — Ed. Bernard Grasset, tome III.

Aimez-vous le pastiche? on en a mis partout :

Les pastiches sont à la mode et comment s'en plaindrait-on, quand ce sont les Maîtres du genre, les Paul Reboux, les Georges-Armand Masson..., qui les composent.

Les premières séries appelaient tout naturellement un troisième tome. N'est-il pas encore des écrivains à pasticher, parmi les vivants et parmi ceux qui ont cessé de l'être?

Aussi bien retrouve-t-on dans cet ouvrage les qualités qui ont fait le succès des premiers « A la Manière de... » et ceux qui se sont divertis à la lecture des séries initiales éprouveront-ils un égal plaisir à lire ces nouveaux pastiches.

Xavier ou *Les Entretiens sur la Grammaire française*. — Abel HERMANT. Ed. « Le Livre ».

M. Abel Hermant, n'étant pas encore absorbé par les travaux du Dictionnaire de l'Académie, a relu la grammaire française.

Il a fait quelques découvertes intéressantes, et comme il a bon cœur, il a réalisé ce louable dessein de nous en faire profiter. Il faut l'en remercier.

A la vérité ces découvertes avaient déjà été faites avant lui, et tout particulièrement, par les grammairiens.

Mais à la façon dont elles sont présentées dans les « Entretiens sur la Grammaire » on éprouve autant de plaisir que si elles étaient nouvelles.

C'est une gageure que d'écrire un ouvrage sur la grammaire et les finesses grammaticales et d'intéresser et charmer le lecteur. Quel autre écrivain qu'Abel Hermant l'eût tenté avec autant de bonheur?

Pierre TRAHARD — *La Jeunesse de Prosper Mérimée*, 2 volumes in-8 avec 4 phototypies. (Lib. Edouard Champion).

« On a beau étudier l'homme, on n'est pas sûr de le bien saisir ni de le connaître à fond; pour avoir mis un masque, il reste ignoré ou méconnu... » écrit M. Pierre Trahard.

L'on s'étonne d'abord que la vie d'un écrivain si admiré puisse encore présenter des énigmes; mais les plus précieux